

Chapitre 3

Un fils de Don Bosco

Rencontre avec un authentique missionnaire

Dans cette école salésienne, des missionnaires venaient souvent parler aux enfants de ce qu'ils faisaient pour les autochtones des pays lointains et chacune de leurs visites enflammait leur imagination. Le désir de François de suivre leur exemple prit sans doute un tour définitif lors du passage du célèbre missionnaire salésien, Mgr Louis Mathias, SDB, nommé chef de la première mission salésienne dans l'Inde du Nord, en 1922, et plus tard archevêque de Madras-Mysapore. Ce colosse à la longue barbe flottante, venu parler des missions en Inde, dut faire une grosse impression sur ce garçon qui l'écoutait de toutes ses oreilles.

Le Père Mansard envoya François voir Mgr Mathias dans sa chambre.

« Je te connais », dit aussitôt l'évêque, en souriant. C'était une façon d'entamer une conversation amicale avec l'enfant.

« Comment ça ? Comment me connaissez-vous ? Vous ne m'avez jamais vu !

- Et je ne connais pas ton nom. Comment t'appelles-tu ?

- François. François Guézou.

- Je suis ton ami. Avec moi, tu seras bien. »

Ce fut un échange bref et étrange dont François ne saisit pas tout de suite la portée.

Cependant, ce missionnaire lui plut instantanément. L'excitation qui monta en lui resta liée inséparablement à l'Inde. Toute sa vie, François resta attaché à l'archevêque.

Carrière et mariage versus une vocation missionnaire

François termina brillamment ses études secondaires. Nombre de ses amis le poussaient vers une carrière dans la Marine et il s'inscrivit à l'examen d'entrée de l'Ecole de la Marine marchande à Paimpol. Il y avait au moins mille candidats. Après l'écrit et l'oral, quelques-uns seulement furent déclarés aptes à affronter les rigueurs de la mer et la vie de marin. François était l'un d'eux.

Vint le jour où il devait entrer dans cette école. Joachim dit à son fils : « Mon enfant, prie bien et réfléchis sérieusement avant de prendre une décision. Assure-toi que c'est vraiment ce que tu veux faire de ta vie. C'est un moment capital de ton existence. »

Le lendemain, ses amis organisèrent un dîner en l'honneur de ceux qui allaient entrer dans la marine. Il y avait là Yvette, la petite amie de François à qui il avait confié son désir de devenir missionnaire. Ça ne lui plaisait pas mais elle ne le disait pas.

L'assemblée était bruyante mais empreinte d'une émotion sous-jacente. Sur le point de se séparer, ses amis le félicitèrent et lui souhaitèrent bonne chance. Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire.

François se leva soudain et annonça : « Mes amis, je ne vais pas entrer dans la Marine.

- Quoi... comment ? » s'exclamèrent-ils en chœur. Il faut dire que c'était un examen difficile et beaucoup de jeunes rêvaient de rejoindre cette prestigieuse corporation.

Ils crurent un moment qu'il plaisantait. François lui-même n'était pas très sûr de ce qu'il était en train de dire. Dieu seul connaît le travail que l'Esprit Saint opère dans le cœur des jeunes gens. La vocation est un appel mystérieux et Dieu amène à lui ceux qu'il désire retenir. L'émotion étreignait le petit groupe.

« Il veut se faire prêtre, entrer au noviciat des Salésiens et devenir missionnaire », expliqua Yvette d'une voix mal assurée.

La patronne du restaurant rompit la première le silence qui s'était fait et désigna Yvette.

« Et elle, François ? Et Yvette, ton amie ? »

François ne savait quoi dire. Il promena lentement le regard autour de lui, puis le posa sur Yvette et sur son ami Maurice Caraumex.

Les yeux baissés et d'une voix sourde mais déterminée, il dit : « Maurice, prends soin d'Yvette. »

C'est une mission que Maurice prit à cœur. Quelques années après, il épousa Yvette et devint commandant d'un paquebot de luxe qui faisait la traversée entre la France et New York. Maurice et Yvette restèrent amis avec François qu'ils aidèrent financièrement pour sa mission en Inde. Malheureusement, Maurice tomba malade et mourut relativement jeune, au grand chagrin de son ami François.

Le noviciat et ses joies

C'est ainsi que François entra en 1943 au noviciat de La Guerche, près de Dinan. Il y avait trente-deux novices dans sa promotion. Ils habitaient un vieux château dans lequel une salle octogonale servait de dortoir. Tout autour, la Seconde Guerre mondiale faisait rage et les troupes alliées combattaient contre Hitler et les nazis. Mais au noviciat proprement dit, la paix régnait.

Le maître des novices était un ex-capitaine de l'armée qui devint par la suite prêtre salésien. C'était un solide gaillard qui dirigeait le noviciat de façon militaire. Il y faisait régner une discipline sévère, de manière à ce que les novices s'habituent à la dureté de leur future vie de missionnaire. Mais les jeunes gens ne manquaient pas d'idées pour s'amuser, au nez et à la barbe de leurs supérieurs.

Le maître, un excellent nageur, leur dit un jour :

« Chers novices, endurcissez-vous, soyez résistants et prêts à faire face à toutes les situations. Savoir nager, par exemple, est une chose essentielle dans la vie. Demain après-midi, vous prendrez votre première leçon. »

Le lendemain, les novices se rassemblèrent au bord de la piscine. Le maître leur donna quelques brèves indications concernant les mouvements à faire et leur recommanda la prudence. Puis il entra dans l'eau et leur fit une démonstration, tout en poursuivant ses explications. Les novices avaient tous l'air épouvanté.

Pour finir, il dit : « Vous voyez, vous n'avez pas à vous inquiéter. C'est très simple. On apprend à nager en nageant, pas en écoutant. Descendez dans la piscine lentement, l'un après l'autre. »

Aussitôt ils sautèrent tous à l'eau joyeusement et se mirent à nager en tous sens en riant aux éclats. Ils savaient déjà tous nager, ce que le maître ignorait. Pourtant il rit lui aussi. C'était un soldat mais, de cœur, il était un véritable père, comme Don Bosco.

Le père François a gardé un souvenir affectueux de son surveillant de noviciat. C'était lui aussi un homme d'une grande bonté mais, comme le maître qu'il s'efforçait d'imiter, il était très strict, surtout sur la discipline et la conduite dans le dortoir. Il insistait tellement sur des broutilles que des novices décidèrent un jour de lui faire une farce. Ce surveillant avait son lit près de la porte et il se levait toujours du côté de celle-ci. Une nuit, alors qu'il dormait profondément, plusieurs novices, dont François, évidemment, soulevèrent doucement son lit, le firent pivoter et le redéposèrent par terre sans bruit,

avant de retourner se coucher. Le lendemain matin, ils se réveillèrent très tôt, exceptionnellement, et dans la faible clarté, ils guettèrent le surveillant, par dessous leurs couvertures. Rapide, comme toujours, le surveillant se leva pour aller dans le cabinet de toilette, les yeux presque fermés, et se dirigea vers ce qu'il croyait être la porte. Mais il n'y avait plus de porte, juste un mur. Il rentra droit dedans. Par chance, il ne se fit pas trop mal ! Il ouvrit une enquête pour découvrir les mauvais plaisants. Mais Il appréciait lui aussi l'esprit inventif des novices et bientôt il n'y pensa plus. Tout comme le maître, c'était un Salésien de cœur.

Mais au noviciat, on ne faisait pas que s'amuser. La formation était rigoureuse, les études exigeantes et on ne plaisantait pas sur les pratiques spirituelles. Il fallait apprendre à fond la vie de François de Sales, ce saint qui avait séduit Don Bosco et donné son nom à la congrégation. De même que Jésus, les novices croissaient en sagesse et en perfection, devant Dieu et devant les hommes, à l'école de la famille de Nazareth.

S'il le fallait, ils savaient se montrer à la hauteur de la situation. Un jour, ils sauvèrent leur maître d'une mort quasi certaine. Victime d'une infection urinaire, celui-ci ne parvenait pas à vider sa vessie. Les novices durent donc trouver très vite une solution. Ils essayèrent d'abord la solution psychologique. Ils emmenèrent le maître dans les toilettes, l'un d'eux ouvrit en grand un robinet et l'eau jaillit à flot. Ce fut miraculeux et tout se débloqua. Pour cette fois, en tout cas. Bien entendu, le problème ne fut pas réglé pour autant et le maître continua à souffrir, ce qui ne l'empêcha pas de vivre très longtemps. Il est mort il y a peu de temps, en 2004.

Premiers vœux et premiers pas dans la vie salésienne

Le 8 septembre 1944, François prononça ses vœux pour trois ans, à La Guerche, près de Dinan. Tandis que le monde combattait contre les forces du mal fascistes, il prit devant Dieu la résolution de lutter contre des maux plus terribles et plus durables, tels le péché, l'injustice et la pauvreté. Il prit en main l'épée à double tranchant de la Parole de Dieu, déterminé à mener le combat contre les ennemis de l'évangile du Christ.

Son noviciat terminé, Frère François avait hâte de réaliser son rêve de partir comme missionnaire en Inde. Il alla trouver son provincial, le père Amiel et lui dit :

« Cher Père provincial...

- Oui, cher Frère. Bienvenue dans notre congrégation. Il y a beaucoup de travail à faire dans notre province.

- J'ai toujours voulu être missionnaire...

- Missionnaire ? Où donc ?

- En Inde ! C'est un de mes rêves d'enfance.

- Eh bien, vous êtes encore très jeune, tout juste profès.

- Je peux continuer mes études là-bas, afin de me préparer pour ma mission. »

Le provincial l'aimait beaucoup et ne se réjouissait pas à l'idée de le perdre. Cependant, ne voulant pas faire obstacle à son désir, il se contenta de lui dire de patienter.

« Faites d'abord vos études de philosophie. Ensuite nous y réfléchirons », conclut le Père Amiel, avec un sourire paternel.

Le rêve de frère François d'aborder aux rivages de l'Inde ne se réalisa qu'après qu'il eut entamé ses études de théologie.

Il fut donc envoyé faire des études de philosophie, lesquelles lui plurent énormément.

François était, et est toujours, un lecteur vorace. Il se plongeait dans ses cours et était toujours en avance sur ses condisciples parce qu'il lisait énormément de livres

empruntés à la bibliothèque. C'était l'époque où l'existentialisme et le personnalisme de Henri Bergson, Martin Buber et d'autres étaient très en vogue. Sans compter

l'existentialisme athée de philosophes comme Jean-Paul Sartre et Albert Camus. Si

François connaissait ces jeunes auteurs, il savait aussi les juger à la lumière de la

doctrine catholique. Il s'était doté d'un juste mélange d'orthodoxie et de créativité, par

sa réflexion et sa façon de concevoir le monde. Il avait ses idées personnelles, ce qui est évident aujourd'hui encore, dans les collines.

Une formation pratique

Après une année de philosophie, Frère François fut envoyé dans une école technique à

l'école de Caen. Il savait comment s'y prendre avec les enfants, mais voilà qu'il allait

devoir travailler parmi de grands adolescents. Les premiers temps, il eut du mal à s'y

faire. Il avait en lui ce grand désir de partir en Inde le plus vite possible. Il obéit pourtant

à ses supérieurs et se consacra à la tâche qu'on lui avait confiée, avec l'espoir qu'une

occasion se présenterait bientôt. Il était professeur, assistant et technicien et s'occupait

de beaucoup de choses dans l'établissement.

Revêtu de sa soutane toute neuve, François fit ses premiers pas en tant que Salésien, avec ces garçons pas faciles à mener. Il se souvient encore de l'un des premiers incidents survenus au réfectoire.

Dès la rentrée, il comprit qu'il allait avoir du fil à retordre avec eux. Il les attendait dans le réfectoire, un peu anxieux. Les élèves étaient une bande de petits durs et ils pénétrèrent dans la salle, dans le plus grand désordre, en se poussant et en chahutant, bien décidés à intimider le nouveau surveillant. Le frère sonna la cloche et demanda le silence pour la prière. En vain. Tous se précipitèrent vers la marmite de soupe pour en avoir leur part. C'était de la provocation. François ne pouvait pas laisser passer ça, s'il voulait que la discipline règne par la suite. Tremblant intérieurement, il récita une courte prière muette, se dirigea vers l'aire de service, prit une assiette pleine et la plaqua sur la figure du garçon le plus costaud, un dénommé Samuel. Toute la bande resta figée de stupeur devant ce retournement de situation inattendu. Frère François regagna son estrade en s'efforçant de dissimuler son trac. Le calme se rétablit. Il promena le regard sur les élèves pendant quelques secondes, tout en gardant un silence tendu. Alors seulement, il entama la prière. Cette attitude courageuse et inhabituelle eut d'heureux résultats.

Très vite, tout rentra dans l'ordre. Il obtint une obéissance parfaite de la part de ces garçons qui l'aimaient beaucoup, parce qu'il était à l'écoute de chacun d'entre eux, personnellement. Le système préventif des salésiens consistait justement en cela : se faire aimer des jeunes afin qu'ils aiment ce qu'aimaient les salésiens. Il est facile d'aimer mais la clé de tout, c'est de se faire aimer. Avec l'aide de ses supérieurs, François se rendit maître de cet art. Ces jeunes se révélèrent plus tard des amis précieux pour sa mission. Beaucoup d'entre eux devinrent des bienfaiteurs et l'aidèrent financièrement dans son action. Le recteur l'appréciait tellement qu'il fit pression sur ses supérieurs pour qu'il reste dans ce même établissement pendant ses trois années de formation pratique, avant de l'envoyer terminer ses études de philosophie.

Balavoine, l'ami de cœur

Pendant son noviciat et ses études de philosophie, François Guézou eut un ami intime, le frère Balavoine. Ce dernier était destiné à partir en mission en Inde du Nord.

Un jour, l'évêque de Versailles vint en visite au noviciat. Le maître des novices était fier de lui présenter ses garçons.

« Voici le frère Balavoine. Il veut être missionnaire en Inde, Votre Eminence, déclara-t-il.

- En Inde ? Pourquoi l'Inde ? La France est toujours une terre de mission et nous avons besoin de monde ici, s'exclama l'évêque.

- C'est vrai, Votre Eminence. Pourtant, même s'il fallait évangéliser la Palestine, le Christ a envoyé ses apôtres dans le monde entier », répliqua Balavoine.

C'était quelqu'un qui ne craignait personne. Ne sachant quoi répondre, l'évêque bénit les frères et promit de prier pour eux.

Une escapade périlleuse.

Une année, le Frère Guézou fut chargé de la direction d'un camp de vacances au bord de la mer. Il y avait là un petit port qui abritait plusieurs vaisseaux de guerre endommagés. Balavoine était venu donner un coup de main à son ami. Vers la fin du séjour, après avoir dit aux enfants de faire la sieste, les deux Frères décidèrent d'aller se baigner dans l'océan, bien que Balavoine fût très à cheval sur le règlement.

« François, objecta-t-il, au bout d'un moment. Nos supérieurs ne nous ont pas donné la permission d'aller nager.

- Ne t'inquiète pas, le rassura François. Je suis le chef de camp et, maintenant, c'est moi qui donne la permission nécessaire. Allons jusqu'à ces vieux bateaux et cherchons quelques souvenirs à rapporter. On les montrera aux enfants et ils seront ravis. »

Ils plongèrent donc dans l'Atlantique. Tous deux étaient d'excellents nageurs, mais ils avaient compté sans les caprices de la mer. Un courant violent, qu'ils n'avaient pas remarqué, les entraîna. Bientôt ils se retrouvèrent très loin, au large. Ils ne parvenaient pas à regagner le rivage et perdaient leurs forces.

« Je crois que je vais me noyer. Je ne peux plus nager, hurla Balavoine par-dessus les vagues.

- Ne t'agite pas. Fais seulement de petits mouvements des mains et des pieds et laisse-toi flotter », lui conseilla François. Chose qui était plus facile à dire qu'à faire.

Alors qu'ils se débattaient entre la vie et la mort, la chance voulut que passe un yacht luxueux, à bord duquel se trouvaient un homme, sa femme et sa fille. Voyant les deux jeunes gens en train de se noyer, ils se portèrent aussitôt à leur secours. Ils grelotaient

de froid tous les deux. Les deux femmes leur administrèrent les premiers secours. La mère s'occupa de François et la fille de Balavoine. Par la suite, François aimait plaisanter et dire qu'il avait eu la chance d'être soigné par une adorable infirmière.

Une fois complètement remis, les deux Salésiens remercièrent Dieu et cette famille de s'en être tirés. Le propriétaire du yacht proposa d'organiser une petite cérémonie pour fêter leur sauvetage. Les deux Frères acceptèrent volontiers de les retrouver dans un restaurant du bord de mer.

Le lendemain était un 15 août, fête de l'Assomption. Les deux Frères avaient hâte que la messe se termine, après quoi, ils se précipitèrent au restaurant, toujours revêtus de leur soutane.

Vœux perpétuels et théologie

François prononça ses seconds vœux triennaux le 8 septembre 1947, à La Guerche, près de Dinan, là où il avait fait son noviciat. Ensuite il poursuivit ses études de philosophie pendant près d'une année, avant de prononcer ses vœux perpétuels le 25 mars 1950, à Lyon-Fontanière, le jour de la Solennité de l'Annonciation. Au Moyen Age, Lyon avait été, temporairement mais glorieusement, le lieu du Saint Siègne. On pouvait l'appeler la capitale culturelle de la France. C'est ici qu'il commença ses études de théologie, parce que ses supérieurs ne l'estimaient pas encore prêt pour partir en mission.

Lyon, juste avant le bouleversement entraîné par Vatican II, était déjà radical et progressiste. Les supérieurs salésiens craignaient parfois que les étudiants adhèrent aux idées théologiques éclectiques prévalant dans ce séminaire. Heureusement les professeurs étaient de grande qualité. Ils permettaient aux étudiants de s'exprimer, de poser des questions et d'avoir un point de vue différent des théories officielles, à condition qu'ils le justifient. Il régnait déjà un certain climat de liberté dans les milieux théologiques, contrairement à ce qui se passait au début du XX^e siècle.

Le révérend François-Joseph Aubry, SDB, était un grand spécialiste en théologie spirituelle et, en particulier, en spiritualité salésienne. Il avait écrit un livre, *La spiritualité salésienne*, qui devint un classique pour tout le monde salésien. Il était jeune, à l'époque, et un professeur sévère. Il se trouva que Frère François était souvent en désaccord avec lui. Au cours d'un examen, François avait écrit dans sa dissertation une première phrase que le Père Aubry jugea inacceptable. Il avait fait cela délibérément, en

grande partie pour provoquer son professeur, lequel lui mit un zéro. François repassa ensuite cet examen et, cette fois, il réussit.

Des années plus tard, Le Père Aubry vint au Collège Kristu Jyothi, à Bangalore, pour donner des cours sur la spiritualité salésienne. Le Père Guézou s'y rendit pour rencontrer son professeur et ami, qui évoqua leur ancienne rivalité, devenue désormais un bon souvenir. Il découvrit l'œuvre magnifique que son ancien élève avait réalisée dans les Yelagiri Hills. De retour en Europe, le Père Aubry lui envoya une lettre affectueuse : « Aujourd'hui, si je devais te mettre une note, je te mettrais 110 sur 100 ! » Tellement il avait été impressionné par les prodiges que François avait opérés en Inde. Il y avait aussi Chardin, un autre professeur, ancien colonel de l'armée. Il avait un long nez qui lui valait bien des plaisanteries. Un jour, furieux d'être l'objet des blagues des étudiants, il se fâcha et déclara : « Ce soir, je n'ai pas envie de vous souhaiter une bonne nuit. Bonne nuit ! » répéta-t-il, déclenchant les rires de tous les jeunes gens réunis dans la chapelle.

Mais les études étaient difficiles et c'était un défi que de se montrer à la hauteur des attentes des enseignants. Au séminaire de Lyon, il y avait beaucoup de professeurs invités, des spécialistes dans diverses branches de la théologie.

Le frère François reçut les ordres mineurs à Lyon : la Tonsure, en 1950, par Mgr Ancel, et le Lectorat en 1951, par le même évêque. En 1952, Mgr Bonnet l'ordonna en temps qu'Exorciste et Acolyte.

En route pour l'Inde, le pays rêvé

Quitter enfin la France

Quitter la France pour partir en mission ne fut pas tâche facile pour François Guézou. Il brûlait d'aller en Inde, en partie à cause de l'insistance de Mgr Mathias qui était venu le voir plusieurs fois après qu'il eut fait sa connaissance à Coat an Doc'h.

L'occasion se présenta, suite à un changement de politique du gouvernement indien, qui projetait de promulguer une loi interdisant à de nouveaux missionnaires d'entrer dans le pays. Mgr Mathias écrivit en disant que si François souhaitait venir en Inde, il avait intérêt à se dépêcher. Celui-ci ne tenait pas spécialement à terminer ses études de théologie en France, aussi il demanda l'autorisation de partir au cours de sa troisième

année. Mais ses confrères l'aimaient tant que le provincial, le Père Amiel, se montrait réticent à le laisser partir. Il ne lui restait plus qu'un an pour terminer ses études et recevoir l'ordination. S'il partait dès maintenant, ses parents ne seraient pas présents à la cérémonie. Mais François était paniqué à l'idée de ne jamais pouvoir partir.

Mgr Mathias intervint alors pour plaider en sa faveur. C'était un évêque très respecté par ses pairs. François avait déjà écrit au Recteur majeur de Turin, le Père Renato Zigiotti, qui répondit au provincial que si ses parents étaient d'accord, il pourrait recevoir l'autorisation de partir. François Guézou venait à peine de finir ses trois années de théologie et il n'avait qu'une idée en tête : partir. Le père Amiel fit une tentative de dernière minute pour annuler son billet. Il argua qu'il n'était pas en bonne santé et qu'il devait subir un examen médical, auquel François se soumit. Il écrivit ensuite à ses parents pour leur demander la permission écrite de partir, ainsi que le lui avait ordonné le Recteur majeur.

Il reçut une lettre de sa mère, puis une autre de son père qui lui disait : « En t'écrivant, ta mère pleurait, son mouchoir dans la main. Je me demande si elle ne t'a pas découragé. Je n'aurai peut-être pas la joie d'être présent à ton ordination. Ce sera pour moi une souffrance. Je l'endurerai. Tu vas vers ce à quoi le Seigneur t'appelle. Dieu seul sait si nous serons encore en vie dans un an. Je sais que tu rencontreras beaucoup de difficultés là-bas. Achète une bouteille de bon vin et partage-la avec tes amis avant de partir et sois heureux, » ajouta-t-il, à propos du billet de cent francs qu'il avait glissé dans l'enveloppe.

Des adieux émouvants

Quelque temps avant la date prévue pour son départ, François retourna dans son village pour dire adieu à sa famille et à ses amis. Il annonça à son père qu'il voulait aller voir un parent et son père lui opposa un « non » catégorique.

« Pourquoi, papa ? Pour quelle raison ?

-Tu n'as pas besoin d'aller le voir. Cet homme est parti en Allemagne, pendant la Grande guerre. Il n'a pas voulu se battre pour son pays. »

François était surpris. C'était la première fois qu'il voyait son père réagir de la sorte.

« Mon fils, tu as choisi d'être un homme de Dieu et tu n'as pas le droit de rendre visite à des traîtres. » Des années plus tard, le père Guézou dit à ses amis de Yelagari Hills :

« Mon père était ainsi ; il avait des principes. Il était très charitable et très ferme en

même temps. On ne doit jamais manquer de charité, mais ne jamais céder au mal. Cette certitude de mon père m'a beaucoup aidé ici. Dans ma vie de missionnaire, je garde dans mon cœur qu'il ne faut jamais trahir ses principes et céder au mal. On ne doit jamais abandonner une cause.

Quand il quitta la Bretagne, son père l'accompagna à la gare. Juste avant d'arriver, il posa la main sur son épaule. « Mon fils, je vais te dire au revoir ici », fit-il, les larmes aux yeux. Il ne put aller plus loin. C'était la première fois que François voyait son père pleurer. François eut alors un funeste pressentiment. C'était étrange de voir son père pleurer et, d'ailleurs, ainsi qu'on l'a raconté plus haut, son père mourut peu de temps après.

Le grand départ

Tous les détails étant réglés, François put enfin prendre un bateau pour l'Inde, le 11 février 1952, à Marseille. Le Père Amiel qui l'accompagnait était triste. « C'est allé trop loin. Le fait que tu quittes la France, que tu partes en Inde, tout ça », grommela-t-il. François gardait le silence. Tandis qu'ils attendaient le moment d'embarquer, en prenant une tasse de café, le Provincial lui dit : « François, ne montons pas. J'ai dans ma poche deux billets pour Paris. » En ce moment d'une grande intensité, le frère François ne savait pas quoi dire.

Au même moment, deux autres missionnaires partaient pour l'Inde, envoyés par Dieu. En voyant leur jeune condisciple, ils furent remplis de joie. « Sois le bienvenu en Inde, lui dirent-ils. Allons prendre une bière pour fêter l'évènement. » Soulagé, François se joignit à eux aussitôt et le Provincial ne put continuer à faire pression sur lui. C'est ainsi qu'il s'embarqua vers sa mission. Il avait vingt-huit ans.

Premières expériences des piments et la bureaucratie indienne

La traversée fut longue et monotone. Après avoir franchi le canal de Suez, le bateau fit une brève escale à Djibouti et arriva enfin à Colombo, la capitale du Sri Lanka. Des représentants de l'archevêché étaient venus l'accueillir et il fut hébergé au palais pendant quelques jours, en attendant son avion pour Madras, rebaptisé Chennai. Le Père François n'a pas oublié la bonté de l'archevêque de Colombo qui était un ami de Mgr Mathias. C'est grâce à lui que François était logé là. C'est là également qu'il goûta pour la première fois à la cuisine indienne particulièrement épicée. Pour cet Européen,

l'expérience fut plutôt désagréable et son estomac s'en ressentit. Il n'arrêtait pas de boire de l'eau et de prendre des bains pour pouvoir faire face à la chaleur tropicale et à la nourriture pimentée. Il réussit enfin à prendre un avion pour Chennai et arriva en Inde le 20 mars 1952.

Il ne put sortir tout de suite de l'aéroport, les services de l'immigration ayant découvert que son bateau était passé par Djibouti. A cette époque, la fièvre jaune sévissait en Afrique et les voyageurs qui s'y étaient arrêtés étaient mis en quarantaine pendant plusieurs jours, pour le cas où ils seraient porteurs du virus. Il leur fallait subir une décontamination, avant d'entrer dans le pays. Quand on sait que l'Inde et Sri Lanka étaient elles-mêmes, en ce temps-là, des foyers de multiples maladies, ces mesures draconiennes pouvaient sembler incongrues. Toutefois, en compensation, les autorités de l'aéroport traitaient fort bien les passagers. Le Frère François y demeura pendant près de huit jours et passa son temps à manger, à boire et à regarder les avions atterrir et décoller. Mgr Mathias venait le voir tous les deux jours.

Quelle aurait été la première impression de ce jeune étudiant en théologie, en sortant de l'aéroport pour entrer dans la ville tentaculaire de Chennai, qui présentait un contraste saisissant entre la richesse et la misère, s'il n'en avait pas entendu beaucoup parler par les missionnaires français et s'il n'avait pas lu de nombreux ouvrages sur le pays ? Quel choc culturel ç'aurait été pour lui !

Mgr Mathias, visiblement ravi de l'avoir en Inde, l'accueillit chaleureusement. Il lui dit de se reposer, puis de prendre sa voiture, le lendemain, pour faire le tour de la ville, afin de se familiariser avec son nouvel environnement. Le soir, quand il rentra, l'archevêque lui demanda :

« Qu'est-ce qui vous a le plus frappé à Madras ?

La misère, répondit frère François.

- Bon, j'espère que vous garderez toujours vos yeux ouverts, de manière à ne jamais cesser de voir les pauvres autour de vous. »

François ne devait jamais oublier ce conseil paternel et pastoral. Après tout, il était venu en Inde pour prêcher l'évangile aux pauvres, pour proclamer la libération des captifs et annoncer la saison de la faveur divine. La semaine suivante, Mgr Mathias emmena François dans les maisons salésiennes de Chennai et de ses environs, afin qu'il voit ce

qu'on y faisait, qu'il s'accoutume au milieu et qu'il se sente chez lui. Jusqu'à la fin de sa vie, il garda une profonde affection pour son jeune compatriote et il lui servit de guide.

Poursuite des études de théologie à Shillong

Le frère François ne passa pas plus de dix jours à Madras, pendant lesquelles il visita les maisons salésiennes et fit la connaissance de ses nouveaux confrères et de ses supérieurs. Le Provincial était alors le R. P. Archimedes Piazanni SDB. Il a laissé le souvenir d'un homme qui alliait un talent d'administrateur à de grandes qualités de cœur et d'esprit. D'autre part il s'entendait bien avec Mgr Mathias, qui avait une position prédominante dans le Sud. Après s'être entretenu avec lui, le Provincial envoya François directement à Shillong pour y terminer ses études de théologie le plus rapidement possible et, d'ailleurs, le jeune missionnaire n'attendait que cela. C'est ainsi qu'avec le R. P. Ittyachen et le R. P. Victor, il prit le train pour Shillong.

Ce fut un voyage épouvantable. Aujourd'hui encore, ceux qui sont allés en train de Chennai à Guwahati, en été, savent quelle épreuve cela représente – plus de trois jours de chaleur, de poussière, de faim, de soif et de compartiments surpeuplés.

Il fit aussi sa première expérience des gares de chemins de fer à Calcutta. A cette époque, les voyageurs devaient descendre du train à Howrah, franchir la rivière Hoogly en taxi, puis reprendre un train sur l'autre rive, à Sealdah, pour se rendre dans les états du Nord-Est. François embaucha un porteur, lui confia une de ses valises et prit l'autre. Lorsqu'il arriva devant le wagon dans lequel il avait une réservation, il s'aperçut que le porteur avait disparu et sa valise avec lui. Le train allait partir. François appela la police à grands cris. Soudain, alors que le train s'ébranlait, il vit le porteur sur le quai, assis sur sa valise. Il sauta du wagon, courut vers le porteur et empoigna sa valise. Le porteur se retrouva allongé par terre, mais notre missionnaire n'eut pas le temps de s'en inquiéter. Tout heureux d'avoir récupéré son bien, il grimpa dans le train en marche. Ce fut l'une de ses premières aventures en Inde.

Un hôte inattendu

De Guwahati, ils prirent le car pour Shillong, une agréable station de villégiature, située à environ quinze cent mètres d'altitude. Des confrères du Sacré-Cœur, le collège théologique de Mawlai, les attendaient à l'arrêt du car.

L'accueil qu'on leur fit à leur arrivée dans la maison se révéla un peu étrange, pour ne pas dire plus.

Le Père Gutierrez était le recteur et le Père Buccheri, l'administrateur. La plupart des supérieurs étaient des Italiens. La communauté était rassemblée pour les accueillir à leur arrivée.

Le recteur : « Bienvenue, mes frères. Bienvenue à Shillong. »

Les nouveaux venus se présentèrent eux-mêmes. Lorsque ce fut le tour de Frère François, le Père Buccheri s'étonna : « Guézou ? Un Français ? Personne ne nous a dit qu'un Français devait venir faire ses études ici. Personne ne nous en a informés. »

On l'autorisa tout de même à rester. Ainsi débuta une année en Inde assez pénible. Le Père Buccheri avait des différends avec le Père Balavoine qui était déjà dans la province. Il ne l'aimait pas. François Guézou gardait de cette année à Shillong des souvenirs peu agréables.

Le frère François Guézou s'accommoda de la vie à Shillong, de manière à pouvoir terminer ses études. Peu après son arrivée, il alla se promener avec deux camarades, qui conversaient en italien ou dans une autre langue et, au bout d'un moment, il les quitta et partit de son côté. Il désirait visiter la ville pour pouvoir envoyer en France une lettre décrivant sa mission. Mais se promener seul était contraire au règlement – jamais seul ni par deux, mais par trois. Sauf que François Guézou ignorait ce règlement et, de toute manière, il n'était pas quelqu'un qui trouvait un sens à ce genre de règles. Bien entendu, les deux autres ne tardèrent pas à rendre compte de sa "mauvaise conduite » au recteur, lequel le convoqua et lui demanda des explications.

« Vous êtes sorti seul ?

- Oui, Père.

- Ne saviez-vous pas que vous n'êtes pas censé sortir seul ?

- Je ne connaissais pas ce règlement. Mais quel mal y a-t-il à sortir seul. Je suis venu seul de France jusqu'en Inde. »

Comme le recteur insistait pour dire que le règlement était le règlement et qu'il fallait s'y soumettre, François hocha la tête et s'en alla plus perplexe que contrarié. Pendant tout son séjour à Shillong, aussi bien le Recteur que le Provincial, le P. Antonio Alessi, considérèrent cet écart anodin comme un acte d'insoumission.

Un autre jour, Frère François fut invité par le consulat français de Shillong à un dîner au Grand Hôtel. Le recteur lui donna, à contrecœur, la permission de s'y rendre. « Mais, Père, répliqua François avec un petit sourire. Il va falloir que j'y aille seul ! » Ce genre d'humour n'était pas très apprécié par ses supérieurs.

Ces supérieurs étaient italiens pour la plupart et il ne semble pas qu'ils aient apprécié la présence de ce Français. De leur point de vue, les Français n'étaient pas assez stricts au plan de la discipline religieuse et avaient des idées trop avancées. Ils étaient victimes d'un préjugé défavorable, peut-être pas explicite mais bien visible. N'oublions pas que Français et Italiens avaient participé à la Seconde Guerre mondiale dans des camps opposés. Les hommes et les femmes consacrés à Dieu, même les missionnaires des pays lointains, éprouaient eux aussi cette hostilité. L'année que François passa à Shillong ne fut pas très heureuse et il y eut même une tentative pour l'envoyer dans une province du Sud. La nourriture ne lui convenait pas mais personne ne s'en souciait. Il avait l'impression d'être un étranger total. Cependant la perspective d'être bientôt ordonné et de commencer sa mission lui fournissait un but. La famille Don Bosco possède une énergie interne, née du charisme de son fondateur et de la foi de ses membres. Elle était capable de réunir plusieurs nationalités, langues et tribus, les faire s'aimer et travailler ensemble, en dépit de leurs différences.

Balavoine, le téméraire

Le P. Guézou se souvenait avec émotion de son ancien camarade d'école et ami, un grand missionnaire français qui vivait à Shillong à cette époque – le Frère Balavoine. Celui-ci était doté d'une solide constitution et d'une vive intelligence. Comme ses supérieurs n'étaient pas désireux qu'il reste à Shillong, ils l'envoyèrent faire des études à Guwahati – des études de mathématiques pour lesquelles il avait des dispositions naturelles. Il en savait souvent plus que ses professeurs et il arrivait donc de temps à autres que l'élève Balavoine reprît un maître pendant le cours, lorsque ce dernier commettait une erreur dans un théorème ou un calcul. Cela ne lui valait pas la faveur du corps enseignant qui, cependant, ne pouvait rien faire. Balavoine était également très bon en langues. Par la suite il écrivit même des livres en Khasi, la langue du peuple de Meghalaya.

Une fois ordonné, le P. Balavoine vécut une vie aventureuse de missionnaire. C'était un homme robuste et, souvent, il conduisait sa Jeep d'une seule main, l'autre bras passé à

l'extérieur de la portière. Cette habitude lui coûta cher. Un jour un camion heurta le côté de la Jeep et sa main fut complètement écrasée. Sur ces routes des ghâts, il n'y avait pas de poste médical et il dut conduire encore vingt-cinq kilomètres avant de trouver le dispensaire de la mission tenu par des religieuses qui lui administrèrent les premiers soins. Il fut ensuite emmené à Calcutta et, de là, en France où il resta un an. Avant d'être totalement guéri, il retourna en Inde parce que son visa allait expirer et qu'il lui aurait été impossible de regagner son pays de mission bien-aimé. Il reprit son travail avec un grand courage, dans des souffrances indicibles, du fait que la plaie n'était pas guérie et qu'elle s'était infectée. On dut le réhospitaliser. Il souffrait tellement qu'il avait envie quelques fois de se sauver de l'hôpital et il fallait alors l'attacher dans son lit. Ce vaillant Salésien mourut à l'hôpital, victime, en un sens, de la négligence. Les gens des missions où il avait travaillé le vénèrent comme un saint.

Un érudit avec des idées personnelles

Les études ne posèrent aucune difficulté pour François, un homme cultivé et large d'esprit. L'enseignement était dispensé à partir de manuels en latin et en italien. Pensez qu'après avoir étudié à Lyon avec des professeurs éminents et progressistes, il débarquait à Shillong où on lui mit « *Parenti* » dans les mains, en lui disant de s'y plonger et de s'y tenir. Parenti était un Italien, auteur de manuels de théologie alors très utilisés. Ces manuels étaient traditionnels, desséchés et orthodoxes dans leur façon de voir. La théologie et ses principes étaient immuables, des vérités éternelles à propos desquelles il n'y avait guère de discussion. Il fallait les apprendre et les accepter, pas les commenter et moins encore les remettre en question. Il en allait ainsi à cette époque.

Frère François travaillait principalement avec quelques bons dictionnaires de théologie et les Commentaires de la Bible qu'il y avait dans la bibliothèque. Il n'étudiait pas dans les manuels officiels. Un jour, un professeur prit un de ses livres et s'aperçut que certaines pages n'avaient même pas été coupées.

Un autre jour, au cours d'un examen oral, le professeur lui posa une question à laquelle François répondit sans hésiter.

« Mais ce n'est pas ce qu'on dit dans le manuel, objecta le professeur.

- Père, répondit François calmement. Vous m'avez posé une question et je vous ai donné une réponse. Qui sait si elle figure ou non dans le livre ? Est-ce que ma réponse est fausse. »

L'examineur ne répliqua pas, parce que la réponse était juste. François était quelqu'un qui avait ses propres idées, ce qui était mal vu en ce temps où l'obéissance absolue était considérée comme une vertu. Vatican II et l'ère du dialogue étaient encore à venir.

Il obtenait d'excellents résultats avec les jeunes Khasi de Shillong. Sans même parler leur langue, il devint très vite leur ami et savait organiser des activités pour eux. Les supérieurs, qui avaient des réserves sur sa façon de vivre en communauté, appréciaient le talent de ce missionnaire pour gagner le cœur des jeunes gens. Pour le reste, il avait un peu de mal, n'ayant jamais aimé beaucoup les groupes. Il avait des idées bien à lui et n'y aurait jamais renoncé, uniquement pour avoir la paix. Toutefois il faisait partie de la communauté. « Que tous ne fassent qu'un », c'était une devise qu'il envisageait pour sa vie de prêtre. Bien qu'il eût peu de goût pour le mode de vie traditionnel des confréries religieuses, il fut celui qui allait fonder de merveilleuses communautés partout où il irait.

Prêtre de Dieu pour toujours

En dépit des réserves qu'ils avaient au sujet de Frère François Guézou, ses supérieurs n'entravèrent pas sa marche vers la prêtrise. Il devint sous-diacre le 8 décembre 1952, fête de l'Immaculée Conception, à Mawlai, Shillong, par imposition des mains de Mgr Orestes Marengo SDB, alors évêque de Dibrugarh. Mgr Stephen Ferrando de Shillong l'ordonna diacre le 7 mars 1953, toujours à la chapelle du Sacré-Cœur de Mawlai. Ses études de théologie terminées, il demanda la prêtrise le 24 juin. Le conseil présidé par le R. P. Edward Guttierrez l'admit à l'ordination. Ce n'était peut-être pas une décision unanime, puisque certains membres jugeaient qu'il avait des idées trop personnelles. Malgré tout, ils étaient capables de voir en lui un futur grand missionnaire.

Le diacre François Guézou regagna ensuite la province de Chennai. Il se rendit à Tirupattur pour se préparer à l'ordination. La veille de ce grand jour, il y eut une réception au Collège du Sacré-Cœur, appelé alors maison salésienne, en l'honneur de l'évêque de Vellore nouvellement consacré, Mgr Paul Maria Selvam, SDB. Au cours de la soirée, le Père Pianazzi s'adressa en ces termes aux *ordinandi*. « Entre les diverses dignités et la dignité de la prêtrise, il y a une différence, à savoir que celui qui reçoit les

autres dignités éprouve une grande joie, alors que celui qui reçoit la dignité de la prêtrise se sent écrasé. »

Le lendemain, 1^{er} août 1953, premier samedi du mois, François fut ordonné prêtre par le R. P. Paul Maria Selvam SDB. Ce fut une messe solennelle et la chorale chanta « *Tu es sacerdos in aeternum* » (Tu es prêtre pour l'éternité). Les documents de son ordination mentionnent son nom dans sa version latine : Franciscus Maria Guézou. Six autres de ses condisciples furent ordonnés le même jour : Maria Arul, J. Lens, J. Vives, Carlos C.

D'Souza, I. Kustec et V. D'Souza. La messe fut célébrée avec toute la solennité de l'époque pré-Vatican II. La famille salésienne au grand complet, prêtres, frères, aspirants, enfants de l'orphelinat Dominic Savio, élèves du collège et sœurs des couvents avoisinants, tout le monde était là, ainsi que les familles des Salésiens italiens. Mais aucun des parents ou des amis français de François Guézou n'avait pu venir.

Le lendemain, vers dix heures du matin, il célébra sa première eucharistie, seul à l'autel de Saint-Jean Bosco. Il n'y avait pas alors de concélébration de la messe. Ce fut un moment d'intense émotion – heureux parce qu'il était enfin prêtre et triste à cause de la solitude qu'il ressentait. Ne pas avoir son père et de sa mère auprès de lui, en ce jour mémorable, lui laissait un grand vide dans le cœur. Mais il savait que son père priait pour lui depuis le Ciel et sa mère depuis la France. Leur absence lui parut moins lourde à supporter grâce à la pièce traditionnelle représentée dans la soirée par la communauté. Et puis le Seigneur était avec lui. Il savait qu'il y aurait, dans son existence, des milliers de personnes pour insuffler de la vie à son ministère.